

MONICA
KRISTENSEN

OPÉRATION FRITHAM




Gaïa
polar

Extrait de la publication

MONICA KRISTENSEN

OPÉRATION FRITHAM

Traduit du norvégien par Loup-Maëlle Besançon

Mars 1941, Kirkenes, en Norvège. Un pasteur et son fils veillent sur une chapelle et son trésor. Lorsque deux déserteurs, des Norvégiens engagés volontaires dans l'armée allemande, pensent pouvoir y trouver refuge, ils découvrent surtout une icône russe de grande valeur.

Mai 1942. En pleine Seconde Guerre mondiale, l'archipel du Svalbard, tout au nord de la Norvège, est sous occupation allemande. La flotte alliée entreprend de le reconquérir. Nom de code : Opération Fritham. Un carnage.

Soixante ans plus tard, les Vétérans de l'Arctique, anglais et allemands, se réunissent au Svalbard pour guérir leurs vieilles blessures. Au lieu de la grande réconciliation attendue, ce sont de sanglants secrets et un trésor religieux qui refont surface.

Monica Kristensen est née en Suède et a grandi en Norvège. Elle est une éminente scientifique norvégienne et a mené des expéditions spectaculaires sous les cieux arctiques et antarctiques. Après un doctorat de glaciologie, elle a reçu un grand nombre de récompenses – entre autres la médaille d'or de la Royal Geographical Society.

Après *Le sixième homme* (2012), *Opération Fritham* est le deuxième polar qu'elle consacre au Svalbard.

Opération Fritham

du même auteur
chez le même éditeur

Le sixième homme (2012)

Ouvrage traduit avec l'aide de NORLA, Oslo.

Monica Kristensen

Opération Fritham

traduit du norvégien par Loup-Maëlle Besançon

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Operasjon Fritham

Illustration de couverture :
© Henry Steadman / Getty Images

Cartes :
© Anne Bordenave, 2012

© 2009 by Forlaget Press, Oslo
Published by agreement with Leonhardt & Høier Literary Agency A/S,
Copenhagen.
© Gaïa Éditions, 2013, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-303-5

Avant-propos

L'archipel du Svalbard, dans l'océan Arctique, est sous souveraineté norvégienne depuis le traité international du Svalbard, signé le 9 février 1920. Il comprend toutes les îles situées entre 74° et 81° de latitude nord et 10° et 35° de longitude est. Sa superficie est de 61 000 km², soit un peu plus du sixième de la superficie totale de la Norvège. Si le Svalbard est depuis 1920 le nom officiel de l'archipel, ce dernier reste plus connu en France sous celui que lui donna en 1596 une expédition néerlandaise menée par Willem Barents : le Spitzberg. Ce nom est aussi celui de la plus grande île de l'archipel, où sont établies des petites communautés norvégiennes et russes dont l'activité minière était autrefois la principale activité.

Au début de la Seconde Guerre mondiale, le Svalbard est un territoire neutre. Il se trouve entraîné dans le conflit lorsque l'Allemagne attaque l'Union soviétique en juin 1941. Sa population est alors évacuée, puis Allemands et alliés y envoient des petites unités afin d'y implanter des stations météorologiques. Les données collectées par ces dernières sont en effet essentielles aussi bien pour l'attaque que pour la défense des convois alliés à destination de Mourmansk qui approvisionnent le nord de la Sibérie et de la Norvège.

En 1939, la Norvège continentale se déclare elle aussi neutre, mais le 9 avril 1940, l'Allemagne envahit le pays et occupe les plus grandes villes du Sud. Excepté l'attaque spectaculaire du *Blücher*, un croiseur allemand torpillé dans le fjord d'Oslo, l'armée allemande ne rencontre que peu de résistance. Le roi Haakon VII, qui refuse de se soumettre à la volonté du III^e Reich et de reconnaître le nouveau gouvernement constitué par Vidkun Quisling, doit fuir en Grande-Bretagne. En juin 1940, la région du Finnmark, tout au nord, est, elle aussi, occupée. En juin 1941, quand l'Allemagne attaque l'Union soviétique, la situation devient dramatique pour les habitants de cette contrée bordée par l'Union soviétique et la Finlande :

la frontière qui sépare ces trois pays n'est alors plus qu'une longue ligne de front cernée de toutes parts par les troupes des armées belligérantes.

La Norvège étant sous occupation allemande, les avions soviétiques pilonnent les grandes villes du Nord. En trois ans, Kirkenes connaît plus de 1 000 alertes aériennes et subit 300 attaques, ce qui fait d'elle, avec La Valette à Malte, la ville la plus bombardée d'Europe.

La zone frontalière entre la Norvège et la Finlande est, elle aussi, le théâtre de combats acharnés entre l'Allemagne et l'Union soviétique. En 1941, la Finlande s'allie aux Allemands pour se protéger de son envahissant voisin soviétique et récupérer les territoires perdus au profit de celui-ci lors de la guerre d'Hiver (1939-1940). De 1941 à 1944, l'Allemagne contrôle par conséquent les deux côtés de la frontière finno-norvégienne.

Une partie d'*Opération Fritham* se déroule dans la commune du Sør-Varanger, dans le Finnmark – précisons que le terme de commune ici peut être trompeur, puisque le Sør-Varanger s'étend sur 3 968 km², soit une surface à peu près équivalente à celle du Tarn-et-Garonne. Alors que cette commune enclavée entre l'Union soviétique et la Finlande ne compte que 7 000 habitants environ, plus de 200 000 soldats allemands et autrichiens y sont cantonnés pendant la guerre – chez les particuliers, dans les écoles, les hôpitaux ; partout où l'on peut disposer d'un toit et d'un lit. C'est aussi dans le Finnmark que l'on trouve quelques-uns des plus grands camps de prisonniers du pays. Le Sør-Varanger à lui seul en dénombre 60, dans lesquels on estime à 65 000 le nombre de soldats soviétiques qui y auraient été emprisonnés dans des conditions abominables.

Monica Kristensen, octobre 2012.



SVALBARD



Chapitre 1

La chapelle

Les deux hommes étaient allongés sur une petite hauteur avec vue sur la chapelle. La soirée commençait à peine, un pâle clair de lune brillait au-dessus du paysage désert recouvert de neige et d'ombres, d'où émergeaient les branches noires nues de quelques petits arbres atrophiés, situés trop au nord pour pousser dans des conditions optimales, faute d'éléments nutritifs et de lumière.

La chapelle n'était guère plus qu'une cabane de bûcheron en rondins, percée d'étroites fenêtres formant deux espèces de fentes de part et d'autre de la porte d'entrée. Des rais de lumière s'échappant de celles-ci tombaient sur le sol à l'extérieur. La bâtisse semblait ancienne et elle l'était. Il y avait sur le toit une grande croix rustique en mauvais état clouée de travers sur le faite et une cheminée en pierre brute. De la fumée blanche montait de celle-ci. Une bonne heure auparavant, deux silhouettes – celle d'un homme de haute taille portant un sac à dos et celle d'un jeune enfant – étaient apparues sur le chemin à peine visible. Une voiture était garée un peu plus loin.

Les hommes sur la butte gelottaient dans leurs uniformes sales et élimés. Ils s'imaginaient dans cette chapelle en rondins, assis dans une pièce chaude avec quelque chose à manger et à boire, mais n'osaient pas quitter leur poste d'observation et se montrer. Pas encore. Pas avant qu'il fasse complètement nuit et qu'ils soient sûrs que personne d'autre n'allait arriver.

C'était au début du mois de mars 1941. Dans quelques semaines seulement, de grandes batailles seraient livrées de l'autre côté de la frontière, à des dizaines et des dizaines de kilomètres au sud de la toundra russe. Elles feraient tellement de victimes que les corps seraient abandonnés sur place, entre les troncs des forêts de pins clairsemées, au pied des maisons brûlées et des églises dévastées. D'ici peu, d'anciens amis deviendraient des ennemis, et les ennemis entre eux ne se considéreraient plus comme des êtres humains. Dans les deux camps, les soldats auraient oublié pourquoi ils se battaient. Personne ne sortirait

gagnant de ce conflit qui semblait n'avoir qu'un seul but : se maintenir en vie jusqu'au lendemain.

Encore plus au sud, l'aménagement des baraquements, des bâtiments et des bunkers en béton de ce qui s'appellerait Auschwitz, Sachsenhausen, Dachau et Lublin avait déjà commencé. Mais au nord, la machine de guerre russe résisterait, elle supporterait l'impossible, encaisserait les coups. Et riposterait avec la même cruauté.

Les deux hommes sur la butte ignoraient tout cela. C'étaient des déserteurs, bien qu'ils ne pensent pas à eux-mêmes en ces termes. Ils étaient malgré tout norvégiens, de Gjøvik, dans le Sud. Ces snipers entraînés s'étaient échappés d'un détachement allemand opérant à l'arrière des lignes ennemies et répondant directement aux ordres du quartier général à Berlin. On leur avait assuré qu'ils appartiendraient à des troupes d'élite, mais la réalité s'était révélée bien différente. Et ils se retrouvaient ici, loin de tout, sur une hauteur de Pasvik, au milieu d'un paysage désert qu'ils ne connaissaient pas. Vêtus d'uniformes miteux dans lesquels ils mouraient de froid, ils fuyaient à la fois les Russes, les Finlandais, les Allemands et les Norvégiens.

Ce n'était pas comme ça qu'ils avaient imaginé le retour au pays. Leur père était policier. L'homme, arrogant et naïf, avait rapidement gagné la confiance des occupants qui, pour lui, n'étaient que des gens plutôt ordinaires cherchant à jouir d'un maximum d'avantages. Ses deux fils étaient devenus la risée du village, même si personne n'osait exprimer ouvertement son mépris.

Ottar, l'aîné, un gars ambitieux qui rêvait de faire carrière, était persuadé que les Allemands gagneraient la guerre. Il valait donc mieux se trouver dans leur camp. Son frère Nils, un garçon gentil et influençable, se souciait peu pour sa part de parier dans un sens ou dans l'autre. Tous deux avaient fini par rejoindre une sélection de soldats d'élite norvégiens censée intégrer les Waffen SS. On leur avait fait miroiter un avancement rapide, une forte solde et la gloire. Le Ministre-Président Vidkun Quisling avait eu beau inspecter les rangs des jeunes gens qui s'étaient portés volontaires pour participer à la lutte de l'Allemagne contre les bolcheviques, leur mère avait pleuré.

« Faut-il vraiment que tu emmènes Nils ? » avait-elle demandé

d'une voix suppliante. « Il n'a que dix-sept ans. » C'était toujours pareil. Le pauvre Nils, le chouchou de leur mère. Comme s'il ne pouvait jamais rien faire de mal, comme si rien n'était jamais de sa faute. Ottar, cependant, aimait son frère, de deux ans son cadet. S'engager sans lui ne le tentait pas vraiment. Et ce dernier se laissa facilement convaincre de l'accompagner dans cette grande aventure. Partout où allait Ottar, il le suivait.

Au départ, tout se déroula comme on le leur avait annoncé. Le voyage jusqu'à Oslo, la rencontre avec les autres engagés volontaires, la cérémonie dans l'hippodrome à laquelle assista Heinrich Himmler en personne, le Ministre-Président et d'autres personnalités du Nasjonal Samling*. La suite du voyage jusqu'à la caserne de Graz, en Autriche, eut lieu dans une telle liesse que les deux frères parvinrent à peine à manger ou dormir. Ils vécurent ensuite le camp d'entraînement, l'esprit de camaraderie, la discipline et tous ces beaux mots.

Les déceptions, toutefois, n'avaient pas tardé. Ils avaient cru que les soldats norvégiens seraient regroupés dans l'un des trois régiments de la division Wiking, celui baptisé Nordland, mais ils en furent séparés et mélangés à des Finlandais, des gars d'Europe de l'Est et tout un ramassis de gens de différentes nationalités.

On les envoya en Pologne. Ils passèrent un temps infini dans les transports entre chaque étape, sans combattre. Les armes et le matériel étaient lourds et difficiles à manier, la nourriture mauvaise et les soldats allemands méprisants envers les Norvégiens et les autres étrangers.

Puis le déplacement vers le nord, vers la frontière russe, vers ce qui, des mois plus tard, deviendrait une partie du front de l'Est. Avec l'hiver, un froid et un désespoir tels que les deux frères n'en avaient encore jamais connu s'abattirent sur eux. Nils commença alors à parler de s'échapper, de regagner la Norvège d'une façon ou d'une autre. Une fois le camp monté, il restait souvent sur son lit à pleurer. Seuls ses cheveux blonds sales et ternes dépassaient du mauvais sac de couchage en coton matelassé. Son regard s'était éteint.

* Parti de Vidkun Quisling, le principal artisan en Norvège de la collaboration avec l'occupant nazi pendant la Seconde Guerre mondiale.

[Toutes les notes sont de la traductrice.]

Une erreur avait dû se produire, on les avait probablement confondus avec des soldats finlandais, car tout à coup certains d'entre eux furent faits prisonniers par l'armée russe. Ils pensèrent que le malentendu serait vite dissipé, quand on comprendrait qu'ils étaient norvégiens, mais on les mit avec des soldats de plusieurs autres pays – des Tchèques, des Polonais, des Finlandais et un Anglais. Leurs uniformes allemands et toutes leurs explications n'avaient rien changé. Les officiers russes, constamment ivres, tuaient de temps en temps un prisonnier pour qu'on leur fiche la paix.

On les envoya ensuite dans le Nord, en train d'abord, dans des wagons ouverts, puis à pied. Ils s'enfoncèrent dans les terres en empruntant des chemins boueux, ceux qui tombaient étaient fusillés sur-le-champ. Ils finirent par atteindre un camp de prisonniers dans une grande plaine. Celui-ci n'était composé que de quelques cabanons entourés de trois rangées de barbelés. Ils vécurent là quelques mois peut-être, jusqu'à ce que l'ordre soit donné d'exécuter tous les prisonniers, puis de brûler et raser tous les baraquements. Pourquoi les Russes gaspilleraient-ils de l'énergie et des ressources pour les entretenir ?

Sous la menace, les prisonniers durent s'allonger en de longues rangées dans la toundra enneigée, et les chars d'assaut commencèrent à leur rouler dessus. Ottar avait passé le bras autour de Nils, couché à côté de lui.

À quelques mètres d'eux seulement, le char s'immobilisa, patinant dans la boue gelée et les restes humains. La nuit était déjà bien avancée. L'équipage russe retourna alors sous les tentes militaires et se saoula au *kvas*, une sorte de bière immonde mélangée à de la vodka bon marché et de la confiture de prune. Au loin, des flammes illuminaient le ciel. C'étaient les baraquements du camp qui brûlaient avec les derniers prisonniers, ceux qui n'avaient pas réussi à se lever.

Après que les Russes eurent quitté les véhicules, Ottar resta un long moment sans bouger. Sentant le froid qui montait du sol l'engourdir peu à peu, il finit par se mettre à quatre pattes. Personne ne tira, il n'y avait aucun Russe à proximité. Ni son frère, ni aucun autre des prisonniers ne remua. Il traîna autant qu'il porta un Nils inconscient, sans penser à la direction dans laquelle il partait, sans même essayer de se cacher. Puis

il trébucha sur des petits buissons. Il s'effondra et s'endormit sur place.

Un soleil pâle à travers la brume légère les réveilla. Mais s'ils n'avaient pas découvert une cabane abandonnée, trouvé les restes d'un repas, s'ils n'avaient pas pu allumer un feu dans l'âtre rudimentaire au centre de la pièce et eu la chance que le temps subitement se radoucisse, ils n'auraient plus été que deux cadavres gelés sur la toundra.

Lentement, ils reprirent des forces. Ils demeurèrent quelques jours dans leur refuge, mais Ottar ne savait pas exactement combien. Le temps n'avait plus aucune importance. Ils mangèrent du beurre rance déniché dans un étroit placard d'angle et ce qui avait dû être de la farine à une époque, mais celle-ci grouillait à présent de coléoptères et autres vers et ressemblait davantage à une espèce de gruau noir. Ils se nourrirent de racines, d'herbe, de feuilles ; bref, tout ce qui leur tombait sous la main.

Un jour, ils se sentirent suffisamment revigorés pour tenter de poursuivre leur chemin. Entre-temps, l'hiver avait enseveli la végétation de la toundra sous la neige et les congères. Ils restèrent sur les sentiers et les chemins de terre, aux abords des prairies sauvages, dans les petits bois, et évitèrent les routes. La nuit, ils se confectionnaient tant bien que mal un abri avec des branchages, mais le gel saisissait leurs corps maigres et ils dormaient peu ; leur sommeil s'apparentait davantage à une torpeur hantée de pensées amères.

Un soir, ils aperçurent à l'horizon une longue colonne d'hommes grands comme des fourmis. Leur sang se figea : il s'agissait de troupes russes. Elles se dirigeaient vers le sud, c'est pourquoi Ottar décida de partir vers le nord-ouest, même si cela impliquait de s'enfoncer dans un froid encore plus intense.

Cette fois-ci aussi, la chance leur sourit. Ils tombèrent sur une petite ferme isolée entre les arbres dénudés. Le couple âgé qui l'habitait se barricada dans sa chambre, mais les vieillards étaient tellement terrifiés et les fusils antiques avec lesquels ils essayèrent de se défendre tellement peu appropriés, que moins d'une heure après, ils étaient morts. Les frères entassèrent les corps dans une remise délabrée et séjournèrent à la ferme pendant quelques semaines, ignorant l'un comme l'autre que c'était Noël.

Ils mangèrent les maigres provisions que le vieux couple avait

stockées pour l'hiver, mais quand celles-ci furent épuisées, ils durent repartir. Leur objectif était la frontière norvégienne. Ils redoutaient par-dessus tout d'atterrir en Finlande – un pays dont ils ne parlaient pas la langue – et d'être poursuivis par des hommes plus habitués à l'hiver qu'eux. Ils s'orientaient comme ils pouvaient, avec le soleil en journée et les étoiles quand les nuits étaient dégagées.

Un jour, ils arrivèrent devant une grande rivière gelée. Ils la traversèrent en clopinant sur leurs pieds transis. La nuit était tombée avant même qu'ils commencent à escalader la berge d'en face. Un peu plus loin, ils découvrirent deux soldats allemands dormant sous une tente. Ils les tuèrent. L'idée que ces hommes se battaient dans le même camp qu'eux ne leur traversa pas l'esprit. Ils volèrent leurs équipements et leurs uniformes qui leur allaient mieux que les habits trop petits et troués des paysans russes. Une seule paire de bottes toutefois était à leur taille. Ottar la donna à Nils, qui l'accepta sans un mot.

Puis la chance les quitta. Ils marchèrent pendant des jours et des jours, en restant à distance des routes et en évitant les gens. Ottar supposait qu'ils se trouvaient en Norvège. Ils avaient l'un comme l'autre le vague pressentiment qu'ils seraient arrêtés quelle que soit la nationalité de ceux qui leur tomberaient dessus en premier : pour les Norvégiens, ils étaient des traîtres à la patrie et pour l'armée allemande, des déserteurs. Ils décidèrent de rejoindre le Sud et de disparaître parmi les leurs, en se faisant passer pour des résistants en fuite.

Ils se traînaient péniblement, frigorifiés et tenaillés par la faim. La zone frontalière qu'ils traversaient était déserte. De temps en temps, ils apercevaient la rivière gelée au loin. Ils cherchaient une maison où se réfugier et susceptible d'abriter de la nourriture, mais ils ne croisèrent aucun bâtiment avant de grimper sur la petite hauteur, et de voir la chapelle.

Au moins une fois par mois, le pasteur de Grense-Jakobselv faisait un saut à la petite chapelle russe orthodoxe au bord de la rivière. Construite à partir de rondins assemblés par emboîtement, on la devait à un moine missionnaire originaire de la région de Petchora qui, plusieurs siècles auparavant, était venu convertir les Samis vivant de part et d'autre de la frontière.

La chapelle, inutilisée pendant de nombreuses années, était désormais en piteux état. La nef elle-même ne devait pas mesurer plus de trente mètres carrés et n'était jamais fermée à clé. La peinture de ce qui avait été de beaux tableaux était passée et écaillée, alors que les siècles et la fumée du vieux poêle en fonte avaient bruni le bois sculpté du retable. La pièce sentait la cendre et le goudron de bois, mais il y flottait aussi une vague odeur de moisi. Le délabrement de l'édifice était en partie dû à une fenêtre cassée à l'entrée que l'on avait longtemps négligé de réparer.

Dans un renforcement fermé par une porte verrouillée, une icône de valeur était accrochée à l'abri des regards. Elle avait été offerte plus de cinquante ans auparavant par une comtesse russe reconnaissante qui s'était perdue de l'autre côté de la frontière pendant une tempête de neige. Recueillie et ramenée à la vie par les Samis qui l'avaient trouvée, elle avait souhaité qu'il reste un souvenir éternel de ce qu'elle considérait comme une intervention divine. Le pasteur posait habituellement une couverture sur l'icône afin que personne ne voie que le revêtement recouvrant le tableau était en or pur et incrusté de perles et pierres précieuses. L'icône elle-même était peinte dans le style des années 1870 à Moscou et représentait l'archange saint Michel sur un cheval rouge, tenant une trompette dans une main et la Bible dans l'autre.

Le pasteur savait bien que c'était le revêtement de l'icône qui était précieux, mais il craignait que la peinture du tableau ne s'écaille, c'est pourquoi il venait régulièrement à la chapelle pour allumer le poêle et chasser l'humidité de l'édifice.

Quand l'évêque du Nord-Hålogaland avait appris l'existence de cette œuvre de grande valeur, il avait instamment demandé au pasteur de ne pas la laisser dans la vieille église jamais fermée. Le mieux serait de la rapporter à Kirkenes, mais quoi qu'il en soit, il fallait au moins que le pasteur la cache ailleurs en attendant la fin de la guerre. Le pasteur avait vivement protesté : le tableau n'appartenait pas à l'Église norvégienne, c'était la propriété des Samis de l'Est, les Skolt, tout comme la chapelle, qui était un endroit réservé à la communauté russe orthodoxe. Il avait aussi fait remarquer à l'évêque que l'icône ne serait pas plus en sécurité à Kirkenes, qui grouillait de soldats allemands. C'est pourquoi, jusqu'à présent, elle était restée dans la chapelle, protégée par une couverture.

Même si le feu crépitant que le pasteur avait allumé dans le poêle diffusait une certaine chaleur, il faisait encore froid et humide dans la petite bâtisse en rondins. Le pasteur ouvrit la porte de la pièce dans le renforcement et prit la couverture qu'il posa sur les épaules de l'enfant. C'était son fils de cinq ans. Il était fier du garçonnet qui avait parcouru sans se plaindre le long chemin entre la voiture et la chapelle. Il farfouilla dans le grand sac gris et en sortit un casse-croûte ainsi qu'une bouteille de lait.

Il y avait contre les murs des bancs grossièrement taillés dans des grumes. Aucun office n'avait été célébré dans cette église depuis de nombreuses années, le pasteur n'en prononça pas moins une courte prière avant d'autoriser son fils à manger. Le garçonnet but de grandes gorgées de lait et sourit à son père.

Les deux hommes tombèrent plus qu'ils ne pénétrèrent dans la chapelle. Dans l'embrasure de la porte, le pasteur aperçut deux ombres noires qui se découpaient sur la lumière grise du soir. Ils firent entrer dans la pièce une bouffée d'air froid et de légers flocons de neige tourbillonnants. Le feu dans le poêle flamba et la lumière dansa sur les murs de rondins sales. L'un des hommes soutenait l'autre et c'est à moitié en le traînant qu'il le conduisit jusqu'au banc, où ils s'effondrèrent tous les deux. Le froid convulsait leurs visages maigres et leurs regards éteints ne laissaient rien transparaître. Comme les portes fermées d'un abattoir.

Sans un mot, le pasteur se leva, prit le garçonnet par le bras et l'emmena vers le renforcement.

« Reste là un moment. Et ne sors pas avant que je t'appelle.

– Mais papa, il fait froid là-dedans... » Le garçon essayait de voir derrière la large silhouette de son père.

« Garde la couverture sur tes épaules et fais comme je dis, mon garçon. Nous allons bientôt retourner à la voiture. »

Il s'immobilisa un petit instant devant la porte, comme pour rassembler suffisamment de courage, puis il repartit dans la nef et s'avança vers les deux hommes. Ils avaient poussé le banc tellement près du poêle qu'il pouvait sentir l'odeur désagréable qui se dégageait de leurs vêtements. L'un d'eux avait enlevé ses bottes et le pasteur vit qu'il n'avait pas de chaussettes, mais uniquement quelques chiffons noués autour des pieds.

Ce n'était pas la première fois que le pasteur rencontrait

des déserteurs ayant passé la frontière. Ces deux-là portant des uniformes allemands, il commença à leur parler dans cette langue, mais il fut interrompu en norvégien.

« Nous avons perdu notre compagnie », déclara sèchement le plus âgé.

Le pasteur savait que les Norvégiens volontaires dans l'armée allemande se trouvaient beaucoup plus au sud sur le front de l'Est. Faire mine de croire à leur mensonge ne lui paraissait pas judicieux. Ça ne les apaiserait pas. La vérité était déjà bien assez terrible.

« Vous avez fui ? demanda-t-il sans cacher sa compassion. Oh, je ne peux pas vous blâmer ! On ne devrait pas obliger un être humain quel qu'il soit à subir de telles atrocités. »

Le plus jeune leva vers lui des yeux bleu clair étranges. « Tous les autres sont morts, dit-il. Il fallait qu'on s'en aille. On ne voulait plus se battre. »

Le pasteur ouvrit le sac du casse-croûte et posa ce qu'il contenait entre eux, sur le banc. Il versa le reste du lait dans la timbale de son fils et le leur tendit. « Tenez. Ça ne pourra pas vous faire de mal. Nous allons bientôt partir, mais vous pouvez rester ici aussi longtemps que vous le souhaitez. Il y a d'autres bûches derrière le mur, de l'autre côté. Personne ne vient jamais ici, vous... devriez donc pouvoir réfléchir en paix à ce que vous voulez faire. » Voilà, c'était dit : il ne se mêlerait pas de leurs affaires.

Peut-être était-ce le fruit de son imagination, mais il lui sembla que les épaules des deux hommes – en tout cas celles du plus âgé – se relâchaient légèrement. Il ignorait depuis combien de temps ils marchaient le ventre vide, mais ils ne tarderaient probablement pas à s'endormir sur le banc.

La porte de la petite pièce dans le renfoncement s'ouvrit alors lentement, dans un grincement. Le garçonnet jeta un coup d'œil à travers la couverture dans laquelle il s'était emmitouflé.

« Papa ?

– Oui, on va y aller. »

D'un bond, il fut devant la porte, mais il était trop tard : l'or qui recouvrait l'icône brillait comme une flamme sur le mur à l'intérieur. Les hommes se figèrent, comme hypnotisés.

Il poussa le garçon devant lui dans la petite pièce et referma

derrière eux. Il resserra la couverture autour du garçonnet, le souleva jusqu'à l'étroite fenêtre en hauteur, retira le crochet et le poussa à travers l'ouverture dans laquelle seul un enfant pouvait passer.

« Maintenant, tu vas faire ce que je te dis, chuchota-t-il. Cours aussi vite que tu peux jusqu'au campement de Mikkel Sirma et raconte-lui ce que tu as vu. Tu sais où il se trouve ? Tu n'as qu'à suivre les empreintes des rennes près de la rivière. Ne m'attends pas. Sois gentil et dépêche-toi. Pour maman. Il faut que tu retournes auprès d'elle, tu comprends. » Il n'avait pas le temps d'inventer une meilleure histoire.

Mais le garçonnet avait dû sentir que son père était extrêmement sérieux et qu'il avait besoin de son aide. Il trébucha sur la fine couche de glace qui recouvrait la neige autour de l'église et dévala la pente douce qui descendait vers la rivière gelée. La couverture traînait derrière lui. Le pasteur poussa un long soupir frémissant et rejoignit les deux hommes.

Ils n'avaient pas bougé, aucun mot n'était sorti de leur bouche et ils fixaient toujours la porte de la petite pièce. Un jour, chez lui, au presbytère de Grense-Jakobselv, le pasteur avait piégé deux rats dans un coin de la cuisine. Leur regard fuyant, alors qu'ils jetaient des coups d'œil furtifs autour d'eux pour voir par où s'échapper, était le même que celui des deux hommes.

« Vous gardez des trucs précieux comme ça dans une église pas fermée à clé ? » demanda le plus jeune. L'autre homme lui saisit le bras, mais garda le silence.

Il se racla deux ou trois fois la gorge. Elle était engluée par la peur.

« C'est une icône. Russe. Offerte à cette chapelle par une noble russe. Elle n'est pas aussi ancienne qu'on pourrait le croire, mais elle est peinte dans un style classique qui remonte au XIII^e siècle. Et elle est signée par l'artiste, ce qui est rare pour une icône. »

Les hommes ne bougeaient toujours pas. Le plus jeune le regardait, l'aîné avait les yeux rivés sur l'œuvre d'art.

« Vous voulez que j'aille la chercher ? Pour que vous puissiez la contempler d'un peu plus près ? »

Une seconde plus tard, il était dans la petite pièce, sur un vieux siège taillé dans un tronc d'arbre qu'il avait poussé juste au-dessous de l'icône et la décrochait du gros crochet en fer.

Avec le revêtement, elle pesait bien une dizaine de kilos. Il en profita pour jeter un rapide coup d'œil par la fenêtre. Son fils n'était plus qu'un point noir sur les terres enneigées.

Le pasteur apporta l'œuvre d'art dans la nef, la déposa sur un des bancs, en l'appuyant avec précaution contre le mur. Dans la lumière des flammes qui dansaient à l'intérieur du poêle ouvert, elle était magnifique. C'était comme si l'or prenait vie et devenait plus réel que la chapelle en piteux état. Le même soupir s'échappa des lèvres des deux hommes. Le tableau les fascinait. Ils se penchèrent en avant, passèrent leurs mains sales sur les pierres précieuses, et sursautèrent quand le pasteur se remit à parler.

« Vous savez peut-être qu'on doit considérer les icônes non pas comme des peintures, mais comme des symboles religieux ? » Le pasteur tenait absolument à alimenter la conversation. Les hommes sourirent et marmonnèrent quelque chose, mais leurs yeux ne quittaient pas l'or et les bijoux rouges et verts qui étincelaient parmi les perles laiteuses.

Le pasteur hocha la tête, presque pour lui-même. « Ce que vous contemplez là n'est qu'une sorte de revêtement couvrant l'œuvre proprement dite. C'est vrai qu'il est beau avec son métal doré et ses pierres qui scintillent. Mais, selon la foi russe orthodoxe, le vrai trésor se trouve en dessous. Attendez que je le retire... pour vous montrer. »

Les deux individus tournèrent vers lui un regard contrarié, mais ils le laissèrent enlever le revêtement et le poser à côté de la vieille peinture. L'icône était devant eux. Les couleurs intenses du motif ressortaient dans la lumière. « L'archange saint Michel », dit le pasteur avec déférence.

Le tableau était la représentation formelle et figée d'un homme en cotte de mailles argentée, doté dans le dos d'imposantes ailes blanches. Il chevauchait une monture rouge bondissant au-dessus d'un immense précipice en feu. Sa tête était surmontée d'une auréole et d'une couronne. Il tenait une trompette dans une main et dans l'autre un livre décoré. Le fond doré à la feuille étincelait, mais les couleurs rouges du motif étaient plus intenses encore.

Les deux hommes avaient reporté leur regard sur le revêtement en or. « C'est vraiment que du métal doré et des morceaux de verre ? » demanda le plus jeune. Il ricana, sans se retourner.

Le pasteur fut tenté de répondre que le métal effectivement ne valait rien, mais il ne put s'y résoudre. « Non, c'est de l'or. Avec des émeraudes, des perles et des rubis. Le revêtement a énormément de valeur. Il a été réalisé dans les années 1870 pour protéger l'icône et aussi en son honneur. Vous comprenez, il ne sert pas seulement à préserver le tableau, mais aussi à cacher une sorte de fenêtre sur...

– Et il est censé représenter qui, ce tableau ? Il ne m'a pas l'air si précieux que ça, il paraît même plutôt vieux, la peinture est tout écaillée. » L'homme le plus âgé avait enfin ouvert la bouche.

« Oh si ! Cette icône est précieuse. Comme je l'ai dit, elle représente l'archange saint Michel, qui est un motif rare dans les peintures religieuses russes. Certains historiens de l'art pensent que saint Michel est parfois peint sous les mêmes traits que le Christ. »

Le pasteur, absorbé dans ses explications, se pencha en avant et montra du doigt : « Vous voyez ici dans le coin ? Le tout petit portrait entouré de nuages blancs ? Sur cette icône, on fait la différence. Le personnage en grand est saint Michel et le petit le Christ. L'icône représente probablement la lutte de l'archange contre le diable. Un des domaines de compétence de saint Michel, si l'on peut dire, était de sauver les âmes pieuses des forces du mal. Même le précipice est ici peint comme un puits en flammes. »

Mais ses commentaires ne les intéressaient pas. Il remarqua qu'ils étaient maintenant tout près de lui, juste derrière son dos. Le pasteur déglutit, mais ne se retourna pas. Il avait peur mais ne voulait pas le leur montrer.

« Et la grosse plaque sur laquelle le gars à cheval est peint, c'est de l'or aussi ? » Le plus jeune avait repris la parole.

« Non, cette icône a été réalisée selon des méthodes très anciennes. Elle est peinte sur un panneau de bois, lui aussi particulier. On a en effet utilisé pour celui-ci du cyprès, un bois très précieux, sur lequel on a ensuite passé plusieurs couches d'apprêt – une sorte de colle mêlée à de la craie – avant de peindre le motif avec un mélange de blanc d'œuf et de pigments de la meilleure qualité. Le motif vous semble peut-être un peu plat et pas très réaliste ? »

Le pasteur avança d'un pas vers le banc, mais les deux hommes

le suivirent. Il avait l'impression de sentir leur souffle chaud et humide dans son cou.

« C'est parce que cette peinture n'est pas censée l'être, contrairement à une œuvre d'art classique. Les icônes étaient peintes par des moines et des prêtres qui méditaient sur le royaume de Dieu et le message de l'Église. Cette image-là devait reconforter et redonner espoir à ceux qui luttaienent contre le mal. Peut-être est-ce un peu difficile à voir pour vous, mais le motif est représenté en perspective inversée – c'est-à-dire que le point de fuite, le centre de la perspective, ne se situe pas dans le tableau, mais en avant, à l'extérieur de celui-ci. »

Il entendait la respiration sifflante et saccadée des deux hommes derrière lui, comme des rots réprimés. Il perçut aussi le léger cliquetis du métal, mais il continua. « C'est pourquoi, beaucoup de gens pensent que l'icône n'est pas une peinture, mais une sorte de canal entre ceux qui la contemplent et le ciel. Que le spectateur, attiré dans l'image, devient une partie de celle-ci. Si vous regardez bien, c'est comme si les yeux de saint Michel vous suivaient, où que vous soyez dans la pièce. »

Il ne pouvait rien faire de plus, il savait qu'ils avaient déjà passé beaucoup de temps à étudier l'icône. À cette heure, son fils se trouvait probablement en sécurité au campement de Mikkel Sirma.

Pendant quelques minutes encore, le pasteur contempla l'icône avec une douce tendresse. La lumière dansait sur les couleurs. Les yeux de l'archange saint Michel étaient posés sur lui. Puis il inspira profondément et se retourna vers ses assassins avec un sourire paisible, comme un reflet de la peinture sur son visage.

